

Mgr Bégin, qui avait passé l'âge des initiatives hardies, mais dont la clairvoyance savait en saisir la nécessité et les appuyer de tout le poids de son prestige et de son autorité, jugea le moment venu de doter son diocèse d'une œuvre d'action sociale catholique. L'abbé Roy ne savait rien refuser au devoir. Il voyait très clairement les difficultés de l'entreprise dont on lui demandait de se charger, et surtout celles du journal catholique : *S'il vit, dit-il en prononçant son fiat, ce sera tant mieux pour la gloire de Dieu. S'il tombe, je tomberai avec lui.* . . . Et il s'arracha à sa paroisse de Jacques-Cartier.

La séparation fut cruelle. Les paroissiens, atterrés, avaient organisé une démonstration à l'occasion du départ de celui auquel ils s'étaient si profondément attachés. L'église débordait. Le moment venu de s'adresser à la foule que l'émotion rendait halentante, ce maître de la parole ne put que sangloter.

*

* *

Et il alla s'enfouir à nouveau dans sa petite chambre solitaire de l'Hôpital du Sacré-Cœur, pour recommencer à travers le diocèse, entre les heures laborieuses qu'il employait à l'organisation de la nouvelle œuvre où tout était à créer, ses pérégrinations de missionnaire.

Il entreprenait là la montée d'un calvaire. Mais sa générosité faisait que, tout en besognant avec son activité coutumière, il adoucissait à ses compagnons les pentes, pendant que sa constante sérénité et son inaltérable bonne humeur les parsemaient de quelques fleurs.

C'est encore pour marcher au devoir qu'il accepta d'ajouter à sa tâche déjà écrasante celle d'évêque auxiliaire, puis bientôt coadjuteur de Québec. Le vénérable primat de l'église canadienne ne pouvait trouver un fils plus empressé à entrer dans ses desseins, à collaborer à ses œuvres, à exécuter avec fermeté et constance ses décisions. Il lui fut un auxiliaire d'une exquisite délicatesse.

L'épiscopat allait donner leur plein épanouissement à ses riches qualités. Tous savent que le diocèse, et même la province de Québec résonnèrent du bruit de ses entreprises, qui presque toutes furent des victoires. Bien peu soupçonnent dans quel esprit de devoir, de renoncement et d'humilité il les accomplit, et avec quelle

constance il marcha à l'étoile, ou plutôt à la croix.

*

* *

On devine ce que dût être, pour cette nature exubérante et avide de se dépenser, l'épreuve de la maladie qui le vouait brusquement à l'impuissance physique. Ne pouvant plus rien autre, il s'appliqua à continuer de mériter : *Marchons ensemble vers le Ciel par la voie royale de la Croix*, écrivait-il, il y a quelques mois, à un de ses prêtres atteint comme lui d'une grave et douloureuse maladie.

Une des dernières fois que j'eus l'occasion de le voir, il s'excusait presque d'avoir accepté un médicament propre à atténuer ses atroces douleurs ; tant son énergie était alors concentrée à mériter pour ses ouailles, pour ses œuvres et pour lui-même.

Son agonie, une agonie terrible, dura trois années, durant lesquelles sa vie s'écoula goutte à goutte, sans que fut jamais troublée la sérénité de son âme. Chaque jour, avec ce qu'il lui restait de force, il accomplissait tout ce qu'il pouvait accomplir. Avant que sa main ne devienne complètement impuissante, il commença d'écrire ce testament spirituel que la fidèle garde dût achever sous sa dictée.

Et il se révéla une dernière fois dans cette signature, — écrite lettre par lettre, avec, entre chacune, le repos nécessaire avant de reprendre la plume, — et qui reste bien l'image de sa vie : nette, claire, chaque effort portant tout entier, et jusqu'au bout.

C'est un bonheur d'avoir vécu dans l'ombre de ce fier chrétien et de ce grand évêque, qui commandait l'admiration, mais aussi la vénération.

Pour ma part je lui avais voué et depuis longtemps une affection profonde.

Jules DORION.

(*L'Action catholique*).

—————

DISTINGUONS !

Lili se présente chez le confiseur.

— Je voudrais avoir des bonbons contre la toux.

— Est-ce pour vous, mon enfant ?

— Les bonbons, oui ; mais la toux, c'est grand'maman qui l'a.